

# Le relativisme culturel de genre en didactique des langues et cultures

**Véronique PERRY**

*Doctorante en didactique de l'anglais*

Equipe Simone – SAGESSE  
Université de Toulouse – Le Mirail  
Enseignante / formatrice de langues et didac-  
tique des langues (français / anglais)

## **SUMMARY**

*After demonstrating the link between linguistic/conceptual orders and the social organization of gender (Sapirian relativism), I stated that French forced a heteronormative binary vision of gender while English, through the expanding use of non-gendered pronouns for the singular and the plural, enabled speakers to express themselves beyond bicategorisation. Given that gender is a cultural variable and given the paradoxical effect of feminisation in French (understood as necessary for women but still differentialist), this linguistic violence may then be undermined by a two-sided language planning: the teaching of gender-neutral English and the increasing integration of Queer issues in language courses so as to favor the expression of multiple gendered identities (gender variables).*

*Key-words: Heteronormativity – Queer – English – French – Language teaching.*

Ma recherche sur la *problématique du genre* en anglais et en français a pour objectif une application en didactique des langues : j'ai donc voulu que la *problématique du genre* soit entendue comme une analyse systémique (translinguistique et transdisciplinaire) de la bicatégorisation *masculin – féminin*. Suite à une étude empirique, brièvement rapportée ici, sur les termes *genre, masculin, féminin, neutre et commun*, et leurs liens respectifs avec le *sexe*, j'ai posé un cadre théorique permettant une analyse sociolinguistique du genre dans sa dimension grammaticale et symbolique, cette analyse s'enrichissant de la problématique des rapports sociaux de sexe. La didactique des langues traitant à la fois du sujet apprenant et des interactions au sein de la classe de langue (la « dynamique de classe » indispensable à la production d'une parole socialisée), je tente d'articuler un positionnement culturaliste qui porterait sur la construction individuelle du sujet, avec un positionnement matérialiste qui porte sur les rapports de pouvoir au sein d'un collectif (en l'occurrence le microcosme artificiel et utopique « classe de langue »).

Mais cette aventure de recherche sur le lien genre/langage et ses implications dans l'enseignement des langues en France a commencé par une incompréhension scientifique, celle-ci masquant des résistances, individuelles et institutionnelles, d'ordre épistémologique, disciplinaire et même idéologique : elle révèlent des normes, des tabous et des blocages qui ne sont pas étrangers aux enjeux portés par la déconstruction du masculin, du féminin et des caté-

gories binaires de sexe polarisées sur une opposition exclusive. Car cette dichotomie sexiste, qui ne laisse aucune place à l'expression d'une « variable de genre » au-delà de la bicatégorisation mâle/femelle, homme/femme, masculin/féminin, est entretenue par la langue française, non seulement par le fait de la systématisation du genre grammaticalisé, mais à cause d'un héritage national fort de prescription linguistique et d'unilinguisme centralisateur et « républicain ». C'est pourquoi cet article, après une mise au point conceptuelle et terminologique (1.Enfermement), proposera une analyse du binarisme du genre en français (2.Déconstruction), suivie d'un examen des possibilités didactiques (3.Reconstruction) offertes par l'enseignement de l'anglais pour une expression de la *variable de genre*. Nous verrons non seulement que la structure (syntaxe) de la langue anglaise dispose d'un troisième genre autonome qui se décline au singulier et au pluriel, mais que son exposition multiculturelle peut réellement la transformer en langue d'accès aux autres cultures, dans la mesure où il n'y a aucun projet hégémonique.

## 1. ENFERMEMENT : LANGUES ET THEORIES DU GENRE

Que l'on traite de linguistique ou d'anthropologie, le concept de *genre* ainsi que les items *masculin* et *féminin* posent problème quand on s'exprime en français. Une expérience d'attribution du genre à 100 substantifs de langue anglaise par 40 informateurs, hommes et femmes francophones natifs avait permis une réflexion sur le genre dans sa dimension grammaticale, sociale et symbolique<sup>1</sup>. L'objectif était d'évaluer l'interaction entre la *sémiologie des sexes* et le *genre grammatical* entendu comme les contraintes d'accord projetant dans la syntaxe la dichotomie masculin/féminin. La *sémiologie des sexes* correspond à un système de valeurs traditionnellement associé à la dichotomie homme/femme sur le principe de la différence et de la complémentarité, et elle-même est superposée à la dichotomie masculin/féminin par le système du

genre du français. L'utilisation d'items anglais visait à évaluer la capacité de ces informateurs francophones à se détacher du *crible psychologique* de leur langue maternelle et à considérer l'anglais comme une *langue étrangère* pouvant présenter des catégories linguistiques différentes de celles du français, telles que le *neutre* et le *commun*.

Michel Billières (1988 : 18-21) explique que « tout individu perçoit l'environnement à travers un *crible psychologique* » : il est composé au moins du *crible socioculturel* (le niveau 1, constitué par les « valeurs culturelles » où se mêlent habitudes, tabous, mythes, religions), du *crible personnel* (le niveau 2, constitué par « le passé, l'expérience, les connaissances, [...] les motivations, les attentes » de l'apprenant) et du *crible situationnel* (le niveau 3 fait référence à la situation d'enseignement / apprentissage reposant sur les normes institutionnelles, le choix du matériel pédagogique, la méthodologie de l'enseignant, le degré d'autonomie de l'apprenant, etc.). Ce filtre que constitue le crible psychologique conditionne le comportement de l'apprenant et donc sa préhension du contenu de la leçon. L'apprentissage d'une langue étrangère implique tout d'abord une remise en cause du système de valeurs communiqué par sa langue maternelle (ici, la bicatégorisation masculin/féminin associée également aux non-animés) étape indispensable pour l'exposer à un système différent (la présence du neutre et du commun pour dépasser cette bicatégorisation). Il s'agissait donc de voir dans quelle mesure les informateurs étaient capables d'utiliser ces catégories de *neutre* et de *commun* pour aller au-delà de la dichotomie formelle imposée dans leur langue maternelle et fondée sur l'opposition exclusive des catégories de *masculin* et de *féminin*.

Nos conclusions étaient les suivantes : « Dans le *Cours de Linguistique Générale*, Saussure (1916 : 138) déclare que 'tout ce qui est diachronique dans la langue ne l'est que par la parole'. D'après ce principe, c'est l'usage que les locuteurs font de la langue et les implicites qu'ils communiquent au travers de situations de communications données qui font

évoluer le signe linguistique. Ce signe doit se référer au réel et ne peut donc évoluer qu'en correspondance avec l'évolution de la société. Si l'on observe ce que font les informateurs / informatrices lors d'un test d'attribution fictive du *genre*, on constate qu'ils / elles utilisent les outils [linguistiques] qui leurs sont proposés pour orienter leur vision du monde. [Or, c]es locuteurs et locutrices n'ont aucun moyen formel en français de nommer le *neutre* et le *commun* indépendamment des formes grammaticales existantes. Mais tous se sont servi des nouveaux outils proposés pour démontrer plus ou moins consciemment qu'il se cache des *idées neutres ou communes*, derrière les catégories formelles du masculin et du féminin, pour exprimer *ce qui existe* par-delà la dichotomie masculin / féminin. »

Malgré notre propre impossibilité d'exprimer le genre en dehors de la bicatégorisation, c'est à partir des conclusions de cette étude que nous avons décidé d'étudier la systémique du genre : comparer les systèmes du genre en anglais et en français, dans la dynamique de leur interactions, en opérant un croisement entre théories linguistiques et anthropologiques.

Dans son article « Les transgressions du sexe et du genre à la lumière de données ethnographiques », Nicole-Claude Mathieu (1991a: 69) précise : « Dans la pensée commune de nos sociétés, il y a un recouvrement prescrit entre la notion de sexe et la notion de genre. L'intérêt d'un certain nombre de sociétés autres qu'occidentales (et de phénomènes marginaux de nos sociétés) est que ni les définitions du sexe et du genre, ni les frontières entre sexe et genre, ou entre sexes et genres<sup>2</sup>, n'y sont aussi claires. Aussi l'ethnologie permet-elle d'illustrer non seulement la variabilité du contenu des caractéristiques de genre, mais aussi la variabilité des agencements cognitifs de la catégorie de sexe selon les sociétés, et la fragilité des frontières établies entre les sexes (en même temps que les multiples moyens de répression qu'implique leur maintien) » .

Ayant posé plus avant que « le genre a trait non à la différence, mais à la *différenciation* sociale des sexes », elle parle ici de *recouvrement prescrit* entre sexe et genre,

de *marginalité*, de *frontières*, de *variabilité*, de *répression* et de *maintien* ; et elle utilise plus loin les expressions '*grammaire* sexuelle, *genre comportemental* féminin' et *genre comportemental* masculin'. On peut alors dire, en reprenant ses mots pour aller plus loin dans la métaphore linguistique, que la dimension prescriptive de la différenciation sociale des sexes se trouve symboliquement signifiée dans la langue par une forme de répression des variables de genre; et que cette répression s'exprime par le biais d'une grammaire sexuelle induisant un recouvrement monolithique entre sexe mâle/genre (comportemental) masculin d'une part, sexe femelle/genre (comportemental) féminin d'autre part.

### Terminologie du genre

Nous sommes donc entièrement d'accord sur le fond, mais nous voyons émerger, dans la logique rhétorique de Mathieu, un problème de formulation qui a précisément trait au *maintien* de ce recouvrement prescrit, ressortant dans l'utilisation des termes *masculin* et *féminin*, même proposés entre guillemets.

Les habitudes stylistiques tendant à bannir la répétition des termes en français induisent ici des amalgames conceptuels qui ne nous permettent pas de dépasser les recouvrements monolithiques mâle/homme/masculin et femelle/femme/féminin. En effet, en premier lieu, nous ne savons pas si *masculin* veut dire «de l'homme» ou «masculin», si *féminin* veut dire «de la femme» ou «féminin». Pour éviter les lourdeurs de style, les auteurs semblent se laisser enfermer dans la continuité même qu'ils-elles tentent pourtant de déconstruire : en utilisant le qualifiant *masculin* comme synonymes des expressions «de l'homme» ou «des hommes», on retombe de fait dans la vision essentialiste des sexes. En second lieu et à cause d'un tabou portant sur la hiérarchie humain/animal (et inférant des connotations péjoratives), il est rare de désigner le mâle humain par *mâle* et la femelle humaine par *femelle*, ce qui induit un autre recouvrement linguistique et donc symbolique : l'amalgame entre les mots / concepts *homme* et *mâle* d'une part, et entre *femme* et *femelle* d'autre part.

En conséquence, ces habitudes et tabous stylistiques en langue française<sup>3</sup> ne nous permettent pas de « penser le genre » à travers un véritable prisme utopique, comme le recommande Christine Delphy (1991 : 100) pour « imaginer le non-genre » et l'absence de hiérarchie/asymétrie entre les sexes. Une nouvelle organisation terminologique nous paraît donc nécessaire pour traiter du genre et des identités en langue française dans une optique déconstructionniste. Il nous semble donc indispensable d'utiliser la dichotomie *masculin/féminin* pour parler du genre (symbolique/linguistique) contraint par le système de la langue, d'utiliser la dichotomie *homme/femme* pour parler du genre prescrit (social/culturel) contraint par le système hétérosocial, et d'utiliser la dichotomie *mâle/femelle* pour parler du sexe biologique.

L'hétéronormativité repose la préexistence du système hétérosocial qui « définit et struc-

ture la société selon des principes et des normes qui lui sont propres. Pour comprendre le système hétérosocial, il faut comprendre que la division sociale du genre (féminin/masculin) qui engendre des relations de dominants/dominées, n'a de sens que dans un système qui la produit ; et que la division sociale de sexe quant à elle est construite en fonction de la division hétérosexuelle du travail de reproduction. [...] ce système produit les catégories binaires homme/femme, homosexualité/hétérosexualité. Il repose sur la bicatégorisation et la bipartition et est constitutif d'une seule norme possible. » (Watremez, 2002)

Le tableau ci-après présente la nouvelle organisation terminologique que nous proposons pour parler du sexe, du genre prescrit et du genre en langue française, en intégrant les approches de Mathieu, Lhomond et Marro :

Niveaux	1	2	3
	Biologique	Social (collectif)	Symbolique (individuel)
Désignation linguistique (terminologie)	<b>Sexe</b> Correspondance possible (CP): <i>identité sexuelle</i> (Mathieu, 89 : 110 et 91b : 231) dans une vision <i>naturaliste</i> des sexes : <i>mâlitude et féminitude</i> (Mathieu, 91b : 232)	<b>Genre prescrit</b> CP : <i>sexe social et identité sexuée</i> dans une <i>conscience de groupe</i> (Mathieu, 91b : 239) ; <i>orientation de genre</i> (Marro, 98 : vue comme un <i>degré d'adhésion aux rôles de sexe</i> , c'est elle qui opérationnalise l'identité de sexe)	<b>Genre</b> CP : <i>identité de sexe</i> dans une <i>classe de sexe</i> (Mathieu) ; <i>identité de sexe</i> (Marro : « conviction intime d'être mâle ou femelle », considérée comme première)
Logique oppositionnelle	Mâle / femelle	Homme / femme	Masculin / féminin
Structure sociétale sous-jacente	Reproduction de l'espèce humaine et soumission des femelles	Hétéronormativité et sexisme (hétérosocial) asymétrique (hiérarchie)	Variation de genre en fonction des situations
Inscription sociétale occidentale (moderne)	Norme 1 : deux sexes « naturels »	Norme 2 : deux catégories interdépendantes	Marge : multiplicité et jeu sur les catégories (continuum / <i>Queer</i> <sup>4</sup> )
Lecture de la déconstruction (féminisme en 1, 2 et 3; approche <i>Queer</i> en 3)	La bicatégorisation sexuelle est construite par l'idéologie reproductive : « La bipartition du genre doit se calquer sur la bipartition du sexe qui elle-même se réalise sous une forme normale et normée dans l'hétérosexualité » (Mathieu, 91 : 72-3)	La bicatégorisation sociale est construite par l'hétéronormativité : les êtres humains sont catégorisés en deux <i>types idéaux</i> qui se complètent (Lhomond, 91 : 110-1).	L'identité individuelle ne se construit ni premièrement ni seulement sur son appartenance de sexe ( <i>relativisme culturel de genre</i> ) : elle est indépendante du sexe et du genre prescrit
Relations entre 1-2-3	Normes 1 et 2 sont interdépendantes	Norme 2 dépendante de Norme 1 : acceptation (relative) des rôles de sexe, et de la prescription de genre	L'imaginaire intime et la créativité dans les pratiques doivent supplanter la pression normative de 1 et 2
Lecture du genre proposée	Il y a autant de sexes que d'individus.	Le genre est une forme d'apparat social pour séduire l'autre.	L'identité est mobile : variations et métissages (temporaires) de genre

Nous disons que l'organisation linguistique du genre construit le genre prescrit qui construit le sexe. Autrement dit, le genre étant conditionné par la langue, il s'exprime de fait différemment en fonction du système du genre de la langue donnée. La démarche comparatiste (sociolinguistique) montre que le genre est relatif puisqu'il peut s'envisager comme une (quelconque) variable culturelle : nous l'appelons « variable de genre ».

Pour en revenir précisément à notre étude, nous pouvons dire que la langue française organise le genre sur une bipolarité, la langue anglaise sur une tripolarité : donc ici, la variable est le résultat de cette différence entre le deux et le trois. Dans cette perspective interlinguistique et interculturelle, le genre n'est plus l'avatar de la différenciation, mais le résultat d'un piochage circonstanciel. Le genre est non seulement mobile mais choisi : c'est un procédé conscient de construction individuelle. Cette vision du genre comme appropriation individuelle, variable et circonstancielle de comportements genrés se démarque en tous points du processus d'identification (inconscient) au genre prescrit imposé par le collectif social. C'est cette prescription de genre qui est exprimée dans le social par l'étiquetage linguistique *homme/femme* exclusif en français et reposant sur des stéréotypes hétéronormés et binaires de sexe; qui est exprimée dans le symbolique (linguistique) par l'étiquetage *masculin/féminin* également exclusifs en français.

Pour contrecarrer cette prescription de genre, l'imaginaire peut se nourrir / s'inspirer de systèmes différents, choisir d'autres langues et cultures permettant de contourner stratégiquement l'enfermement linguistico-culturel et mieux s'en détacher : liberté de choix, liberté de genre, parodie consciente du genre (prescrit) composent alors notre vision de la *performativité* du *Queer*. La notion de *performativité* pour le *Queer* a été pensée par Judith Butler à partir de celle de John Langshaw Austin où dire égale faire, cette performativité du dire s'exprimant sous diverses formes : pure, quasi-performative, intermédiaire, implicite (d'après Kerbrat-Orecchioni, 2001). Se dire « femme » ou « homme » est un choix de genre polarisé sur un genre prescrit. Ce choix qui peut

aller jusqu'au « changement de sexe », forme radicalisée de la « construction du sexe », si le genre prescrit bloque l'expression de la variable de genre.

« Au sens large, le *Queer* se pose en résistance au modèle de stabilité qui prétend que l'hétérosexualité est à son origine alors qu'elle en est plus précisément son résultat [...Par-delà] les questions gays et lesbiennes, son cadre d'analyse comprend le travestissement [*ndlt* : terme insatisfaisant pour *cross-dressing*], hermaphrodisme, l'ambiguïté de genre et la chirurgie corrective de genre [*ndlt* : l'auteure ne parle pas de *transsexualisme* mais de *gender-corrective surgery*]. De l'action performative du travestissement à la déconstruction des théories (académiques), le *Queer* signale et exploite les incohérences autour des termes sexe/genre/désir qui maintiennent et réaffirment l'hétérosexualité. Démontrant l'impossibilité d'une sexualité naturelle, le *Queer* remet en cause les termes apparemment si évidents d'*homme* et de *femme* » (traduction personnelle d'un texte de Jagose, *Queer Theory*, 1996).

*Queer* est avant tout un « *reclaiming word* », un terme auparavant utilisé comme une insulte, un sigmate de l'oppression, et qui est devenu, par retournement volontariste dans la langue et dans l'action, un instrument de revendication. Le slogan des *Queer* est « *We're here, we're Queer, get used to it* » : « on est là, on est *Queer*, à vous de vous y habituer ». *Queer* veut dire *excentrique, bizarre, louche, anormal* ; c'est un antonyme (ludique) pour *droit, respectable*. *Queer* veut tout dire sauf *straight*, utilisé en langue familière pour dire « hétéro dans toute sa splendeur normative »; mais *Queer* ne veut pas du tout dire « homo », puisque de toutes façons le *Queer* ne s'oppose à rien, sinon ce n'est pas *Queer*. Les personnes qui se disent *Queer*, quand elles veulent bien se dire, car se dire est bien déjà se nommer et laisser l'autre vous dire à votre place, refusent toute forme de catégorisation dans la société hétéronormée. Et comme le genre ne peut se penser au-delà du binaire hétéronormatif que si la langue d'expression et la structure linguistique le permettent, il faut au minimum un genre (linguistique) indépendant des deux autres.

### Troisième sexe / genre et hiérarchies

Cependant, N.-Claude Mathieu (1991a :71) démontre que les tentatives de théorisation<sup>5</sup> sur des *grammaires sexuelles* qui « échapperaient à une optique habituelle de pensée binaire opposant homme/femme » ne s'affranchiraient ni des « systèmes de pensée bicatégorisants », ni d'une logique hiérarchique associé à l'oppression des *femmes*. Le troisième sexe / genre ne servirait donc à rien. En 1991 et en conclusion de « Mélange des genres et troisième sexe », Brigitte Lhomond faisait également un constat négatif : « Tant que seront construits comme pôles opposés, ou essences différentes, les hommes et les femmes, le masculin et le féminin, l'hétérosexualité et l'homosexualité, les recherches ne pourront avoir qu'un but : confirmer la différence » (1991 : 113). C'est précisément ce que les *Queer* reprochent, à partir des années 1990 « aux précédents mouvements féministes, gays et lesbiennes » : « s'être centrés sur les questions d'identités collectives constituées... voire essentialistes », alors que, Nicole-Claude Mathieu s'insurge, « nous avons montré qu'elles sont construites par l'oppression ! » (in Hirata et al., 2000 : 197)

Le problème semble être la langue, mais ici relativement à la précision scientifique dans la traduction des textes et la diffusion du savoir<sup>6</sup>, mais surtout la perception/compréhension des travaux féministes matérialistes d'expression française aux Etats-Unis<sup>7</sup> où a émergé le mouvement *Queer* dans un autre contexte bien particulier : c'est l'époque de l'éclatement du féminisme séparatiste qui a provoqué la « guerre des sexes », comme le montre le livre *Backlash* de Susan Faludi en 1991; c'est l'émergence des *lesbian/gay/gender studies* dans les universités; c'est aussi l'affirmation du mouvement militant Act-up (créé en 1987 par Larry Kramer à New-York) pour la lutte contre l'épidémie SIDA; sans oublier que continue l'affirmation identitaire (*identity politics*) pour la résurgence des groupes minorisés.

Il en est de même pour la compréhension du *Queer*, car les reproches des matérialistes se font entendre en écho. « Les aspects symboliques, discursifs et parodiques du genre sont privilégiés au détriment de la réalité matérielle et historique subies par les femmes » (in Hirata

et al., 2000 : 197) déclare encore Nicole-Claude Mathieu qui ne semble pas croire à la valeur performative de l'action parodique (positive) des *Queers*, ni à l'impact de l'action volontariste des interventions (réformes et politiques) linguistiques. Pourtant, Judith Butler précise bien, dans un article de 1991 intitulé « Imitation et insubordination du genre » que ce sont les *zones troubles*<sup>8</sup> autour des catégories, zones troubles pensées, dites, et affirmées qui permettent l'expression des résistances à la norme hétérosexuelle générant le binarisme de genre et la hiérarchisation des sexes : « ces zones de turbulence, d'erreur, de confusion et de désordre pourraient bien servir de points de ralliement pour une certaine résistance à la classification comme à l'identité » (1991 [trad. 2001 : 148]).

L'insubordination de genre vise à démontrer l'artificialité du genre prescrit, à le réifier en langage/code social alimenté par des limites sociétales variables. Cette artificialité se construit par l'imitation et la répétition.

### Genre et *Queer*

Ainsi, réfuter la valeur théorique de la démarche *Queer*, c'est oublier d'une part que, du fait du succès de *Language and Women's place* de Robin Lakoff en 1975, les études sur l'articulation « genre et langage » ont connu un développement considérable en Amérique du nord (surtout anglophone). Judith Butler précise dans ce même article de 1991 : « Si la tâche politique est bien de montrer que la théorie n'est jamais simplement *theoria*, au sens de contemplation désengagée, qu'elle est pleinement politique (*phronesis* ou *praxis*), alors pourquoi ne pas simplement donner à cette opération le nom de politique ou préciser qu'elle doit nécessairement se transformer en action politique ? » (1991 [trad. 2001 : 145]). La *performativité* est alors une remise en cause permanente du statisme catégoriel. Le travail des sociolinguistes s'est donc inscrit comme un outil de dénonciation de l'oppression des « femmes » et/ puis des « autres », oppression ancrée au plus profond des interactions verbales dans le public et le privé. C'est oublier d'autre part que la formulation *homme / femme* renforce toujours la dichotomie, comme le précisent Victoria Bergvall et Janet Bing dans leur (célèbre) article

« The Question of Questions : Beyond Binary Thinking », et qu'il faut donc créer d'autres métaphores linguistiques qui mettent l'accent sur la diversité plutôt que la dichotomie pour éviter la bipolarisation (1998 : 505-506). Ces nouvelles métaphores s'énoncent et se construisent par l'interaction entre signification/visibilisation dans le social et le linguistique, et donc en utilisant le langage au sens le plus vaste du terme (verbal et non-verbal). Nous verrons que ces métaphores peuvent s'exprimer, dans certaines conditions, par le biais du troisième genre en anglais.

C'est pourquoi « penser le genre » pour la théorie post-moderne *Queer*<sup>9</sup> consiste étudier les processus/procédés de domination en séparant genre prescrit et préférences/pratiques sexuel-les : les linguistes intéressé-e-s par cette problématique étudient et dénoncent la stigmatisation, dans le discours, des personnes « dont on parle sans pouvoir les nommer » sinon par leur « sexualité déviante » parce qu'elles ne sont classables ni par leur apparence, ni par leur comportement dans des catégories (pré)établies de genre prescrit, ni de sexe. Cet « écart innommable » par rapport à la norme est précisément le lieu d'expression des nouvelles métaphores: une fois extraites et décrites en dehors de toute stigmatisation, elles sortent de l'ombre du non-dit, de l'indicible et du tabou. Par cette approche, les théoriciens *Queer* ont donc bien conscience de l'oppression systémique du genre, au sens où l'oppression du genre se transforme et se reconfigure en permanence par l'attribution du trait sémantique /sexe/ qui devient dans ce cas instrument de stigmatisation, mais leur point de départ n'est ni la dichotomie homme/femme, ni le sexe, ni le genre prescrit : c'est la langue et le langage ainsi que la construction du savoir sur la sexualité et la norme (sexuelle) par le discours stigmatisant (des dominants). La problématique des rapports sociaux de sexe s'articule avec la démarche *Queer* pour déconstruire les catégories et la stigmatisation ou la catégorisation stigmatisante. Dans les deux cas, les catégories du genre prescrit perdent toute leur pertinence. Dans les deux cas, il s'agit de comprendre les mécanismes qui sous-tendent la dimension oppressive et hiérarchique de la différenciation.

Cependant, le *Queer* présente des solutions de reconstruction que les autres analyses semblent ignorer. Prenons un exemple de déconstruction d'un des stigmates de « déviance sexuelle ».

### **Le discours hétéronormatif**

Les recherches de Brigitte Lhomond sur le discours médical mettaient déjà en exergue en 1991 que la catégorisation linguistique *homosexualité* est consécutive à une volonté d'uniformisation d'une population de fait stigmatisée par la pensée hétéronormative : « C'est dans une frénésie de mesure, du squelette et de ses divers éléments, des dents, du système pileux, de sa place et de sa forme, de la chaleur de la peau entre autres exemples, que s'opère la différenciation entre les hommes, les femmes et les inverti-e-s » (Lhomond, 1991 : 111). La démarche classificatoire des *autres*, d'après le critère sexualité, en une troisième catégorie, dans cette logique de naturalisation en fonction des catégories du genre prescrit, est l'héritage direct de « la peur de l'indifférenciation des sexes » (Lhomond, 1991 : 112) ; et la conséquence directe de cette peur, quand ce n'est pas l'éradication directe par le meurtre ou encore la psychiatrie (forcée), c'est au moins l'exclusion sociale, l'exclusion du fait social et du fait linguistique.

La construction catégorielle de l'homosexualité peut alors se comparer à celle de l'hérésie puisque le marquage et la stigmatisation opèrent dans le même objectif : effacer la contre-norme, effacer ce qui ne doit pas se voir et qui ne doit surtout pas se dire ou se penser en autonomie. De plus, le troisième, celui qui pourrait servir à penser au-delà du binaire parce qu'il ne s'opposerait à rien, serait donc en effet paradoxalement instrumentalisé et redécoupé en deux selon l'axe oppositionnel bien/mal (produisant le normal/anormal ou le normal/déviant) pour être perçu comme inverse, anormal, ou bizarre (*Queer* ?). Pour sortir de l'amalgame produit par le stigmate de déviance, il faut se montrer, se raconter et trouver une histoire positive : piocher dans d'autres espaces, d'autres lieux, d'autres cultures, d'autres représentations et (se) les re/présenter dans la société stigmatisante. Mais il faut également

(se) re(-)nommer, se ressaisir des mots tout en comprenant les stratégies discursives de la normativité. Dire *Queer* c'est déjà semer le trouble; se dire *Queer*, c'est renvoyer le projet de stigmatisation à ceux et celles qui nomment et catégorisent pour mieux régner.

Car dans le domaine de la sexualité et des choix sexuels, il est clair que la notion et le mot d'*homosexualité* n'ont de sens que dans la mesure où l'hétérosexualité est posée, vue et vécue comme sexualité normale, positive et dominante. On demande rarement à une personne si il ou elle est hétérosexuel-le puisque c'est ce qui est implicitement attendu. Si la classe dominante passe pour générique et que la classe dominée doit se nommer pour s'identifier, ce n'est jamais que relativement aux valeurs établies par la classe dominante, par fonctionnement oppositionnel et de fait négatif. Si l'homosexualité est vue comme une forme de sexualité déviante par rapport à la norme sociale qui ne se dit pas hétérosexuelle, elle est sexualité et identifie de façon restrictive les « personnes homosexuelles » à une « orientation sexuelle » ou, pire, à des « pratiques déviantes ».

L'homosexualité est « sexualité » comme l'homme est l'humain et la femme est le « sexe », le problème n'étant ni la sexualité, ni le sexe, mais encore une fois le jugement moral de l'hétéronormativité reproductive qui instrumentalise la catégorie dominée « femme » ou « homosexuel-le ». C'est l'hétéronormativité qui justifie et alimente le discours sur la sexualité et provoque des réactions homophobes, mais également génère un repli identitaire communautaire dont l'objectif premier est la juste défense des droits humains bafoués. Le *Queer* refuse cette dépendance oppositionnelle par son refus des termes déjà construits par l'oppression et le stigmata. Le *Queer*, dans son aspect théorique et militant, pourrait donc se définir comme étant un refus des catégories « homme / femme », des catégories « homo / hétéro », un refus de la stratégie oppositionnelle binaire génératrice de sens et un refus du repli identitaire générateur d'exclusion.

Ce serait donc un refus du binarisme à plusieurs niveaux : théorique féministe car les

débats qui construisent l'homophobie se fondent aussi bien sur les théories essentialistes que constructivistes<sup>10</sup>; au niveau de l'activisme identitaire gay et lesbien qui peut exclure les bisexuels ; au niveau catégoriel homme/femme : comment se nommer positivement sans se dire « ni l'un ni l'autre », ou « les deux », ou parfois « plus ou moins »? Un refus du binarisme au niveau des choix sexuels et de l'enfermement des êtres dans une identité fondée uniquement sur une orientation sexuelle, ce qui oblige presque les personnes à se définir comme « homo » ou « hétéro » alors que ce n'est peut-être ni fondamental, ni exclusif, ni permanent. Pour le *Queer*, les identités sont ainsi vues comme étant diluées, mouvantes et multiples : contextuelles. A ce moment là, le langage doit fournir les outils pour exprimer cette mobilité et communiquer l'individuel au collectif, en évitant les pièges de l'identification exclusive et normalisante.

Nous avons vu en effet que les processus/ procédés de domination prennent des chemins détournés pour imposer leur logique : alors, si le troisième ne sert à rien tant qu'il y a la hiérarchie, si la langue ne peut que révéler l'oppression et non la combattre, si le discours identitaire est instrumentalisé par la norme, quelles solutions proposer ? Pourquoi ne pas penser que le symbolique (linguistique) peut tout de même influencer sur le matériel (social) ? Car si nous revenons à l'utopie du « non-genre » de Christine Delphy, nous pouvons également la placer dans la démarche *Queer* : le résultat, comme le voulait d'ailleurs Brigitte Lhomond en 1991, est effectivement une volonté de passage du binaire au multiple. Et nous disons qu'il est possible d'accéder au multiple en passant par le *tiers inclus*, le neutre autonome, dans la mesure où le mélange et le métissage sont valorisés, le problème n'étant pas la seulement l'absence/la présence du « trois », mais l'impossibilité de penser/dire au-delà du deux, du normal et de la logique oppositionnelle.

## 2. DECONSTRUCTION : NORMES ET LANGUE DE FRANCE

Tout en reconnaissant l'oppression des « femmes », nous avons essayé de proposer une lecture critique des théories matérialistes sur le genre telles qu'elles peuvent se penser en langue française, mettant en exergue le peu/manque de travaux dans le domaine linguistique. Néanmoins, pour comprendre le retard institutionnel observé en France pour l'intégration des études sur le croisement « genre et langage », il faut observer plus largement l'histoire des disciplines et des courants scientifiques – car il s'agit bien d'un regard normatif sur la langue qui se combine à une logique hétéronormative pour le genre.

Nous savons déjà que le « blocage du genre » (Roché : 1997) en français, qui est d'ordre idéologique et non linguistique, porte sur la « féminisation de la langue » : l'absence d'un troisième genre contraint en effet à une alternance exclusive du masculin/féminin. Le *générique* étant *masculin*, la visibilité linguistique/sociale des « femmes » passe par la *féminisation*, qui est contraire à l'économie de la langue, et attire les foudres sexistes des « garants de la norme ». Et bien que la féminisation semble pour certain-e-s aberrante, elle est vue comme nécessaire/indispensable/stratégique par d'autres. Elle pose même problème à certaines féministes qui la jugent essentialiste, et rêvent peut-être secrètement à un autre système (tripolaire ?). On peut alors parler de « double blocage » en français : un blocage normatif sexiste à partir du genre prescrit, l'argument principal étant que le « masculin » associé à l'homme doit demeurer générique pour désigner l'humain ; un blocage normatif hétérosexiste à partir du genre puisque la féminisation cautionne une vision bipolaire des sexes. D'après ces deux blocages contradictoires, la langue est bloquée parce que le genre est binaire, et vice-versa.

### Genre, langues et théories linguistiques

Ce double blocage a, en outre, été alimenté par le discours des linguistes, comme le démontre Claire Michard dans son dernier ouvrage, où elle étudie « les analyses du genre

lexical et grammatical des années 1920 aux années 1970 ». Elle conclue son livre en évoquant le second tome à suivre : « Il reste à voir comment, dans les autres recherches en sciences du langage [...], s'est traduite l'influence des mouvements féministes des années 1970 sur la conception sémantique du genre » (2002 : 148). Non seulement les théories linguistiques « traditionnelles » semblent avoir jeté un voile sur la problématique du genre, mais c'est également dans les années 1970 que se font sentir les insuffisances théoriques des structuralistes pour la didactique des langues. Sans toujours dire leur nom en France, les théories constructivistes de Sapir refont surface autant pour le genre que pour l'enseignement des langues (étrangères). Nous allons voir en quoi le contexte épistémologique et linguistico-culturel est encore une fois déterminant.

En effet, dans les textes originaux, Sapir utilise la langue anglaise où le terme *language* vaut à la fois pour *langage* et *langue* en français. Il dit que « Si nous voyons, entendons et, plus généralement, percevons comme nous le faisons, c'est, dans une large mesure, parce que les habitudes linguistiques de notre communauté favorisent certains choix d'interprétation », et que la langue est le « guide symbolique de la culture » (Sapir, 1929 [trad. 1968 : 134-135]). Il est à noter que Sapir a élaboré sa pensée grâce à l'étude des langues des peuples amérindiens qu'il voulait ainsi protéger de l'ethnocide et de l'acculturation faisant suite au génocide opéré par l'expansionnisme européen. Il avait également observé des usages linguistiques différents chez les « hommes » et les « femmes » en langue yana (du nord de la Californie), disant même : « Il est important de préciser qu'aucun tabou ne paraît interdire au femmes l'usage des formes 'mâles' » (Sapir, 1929 [trad. 1968 : 274]). Il montrait implicitement que les tabous frappait plus souvent le groupe des « femmes » que celui des « hommes », et que les usages variaient en fonction des habitudes culturelle.

Ce positionnement relativiste mettant en avant que la conception du monde est différente en fonction des langues, a malheureusement eu peu d'impact en France<sup>11</sup>. Toutefois, les positionnements de Sapir ont été repris, explicitement ou non, depuis les années 1970

par de nombreuses linguistes constructivistes féministes<sup>12</sup>, souvent pour justifier de la pertinence des actions volontaristes féministes sur les langues; et de récents travaux cognitivistes reprennent clairement ce cadre constructiviste pour démontrer l'impact des langues sur la cognition (Skoyles : 1998).

On observe ainsi que les théories constructivistes féministes et linguistiques se rejoignent pour amorcer un déblocage du genre et imaginer la variation : dans cette optique théorique, c'est bien encore le langage qui construit le genre (voir la première partie). Alors, si la syntaxe du français, langue intouchable, hyper normée et hyper contrôlée en France, pays où l'unilinguisme fait office de garant de la paix et porte le mythe protectionniste de l'exception culturelle, enferme le genre sur l'opposition binaire, il est sans doute possible d'accéder à une autre vision du genre grâce à l'enseignement d'un autre système du genre, comme nous le suggérons plus haut.

Toutefois, comprendre la terminologie pour l'analyse du genre adoptée en français, connaître le faible impact du constructivisme linguistique en France, contourner le protectionnisme linguistique ne suffit toujours pas : car en anglais, le genre est une marque linguistique réduite aux êtres humains et la « marque de sexe » correspond donc à la « marque de genre »<sup>13</sup> alors que le genre grammatical du français constitue un véritable brouillard pour maintenir la « domination du masculin ».

### **Le genre en français et en anglais : de la détermination du sexe**

Dans « Genre et sexe », André Martinet déclarait à propos de l'utilisation des termes *masculin* et *féminin* pour désigner des catégories grammaticales en français : « La seule justification de cet emploi ambigu de *masculin* et de *féminin* se trouve dans le fait que *il* ou *elle* s'emploient non seulement en référence à un substantif de la langue mais également à un être réel, mâle ou femelle, avant qu'on l'ait désigné au moyen d'un mot » (1999 : 6). Il reproche ici clairement à la langue française d'être confuse et inefficace, avant de présenter une étude effectuée sur un article de presse où il s'agissait

de relever le genre des substantifs. Et il déclare : « La conclusion qui s'impose est que l'information qu'apporte aux usagers de la langue l'existence des genres féminin et masculin est pratiquement nulle (*je souligne*), alors qu'elle leur impose le maniement constant de distinctions de faible valeur informative parce que les accords ne font que répéter des distinctions déjà exprimées ou à venir immédiatement » (1999 : 8). L'encombrement du genre dans les cours de langue est également très coûteux pour les enseignant-e-s de français : les apprenants anglophones débutants associent d'ailleurs directement le genre au sexe.

Dans « Genre et sexe en français et en anglais », Marina Yaguello, qui cite notamment Sapir et Whorf, dit à propos du français : « Il faut bien voir que, ne disposant pas d'un troisième terme, c'est à dire d'un neutre, la logique de la langue impose, pour sauvegarder sa structure (*je souligne*), ce parallélisme formel entre la sphère de l'animé et celle de l'inanimé. La morphologie du français exige que tout nom soit porteur d'une marque de féminin ou de masculin. » (1992 : 24).

L'absence du neutre est ici la cause du « parallélisme formel » entre l'animé et l'inanimé (le genre est partout !), alors qu'en anglais, la détermination de la sphère de l'inanimé est minimale et les termes sont porteurs de la marque *neutre*. Et comme la langue anglaise évolue vers l'expression du mixte et de l'humain (individu) sans référence obligatoire au sexe (c'est le *gender-neutral language*, se diffusant dans les cours de langue, les entreprises, par les guides non-sexistes depuis au moins 25 ans (Hellinger, 2001 : 105-113), on peut bien supposer que cette langue sera la plus adaptée pour parler de variation de genre au niveau individuel d'autant plus qu'il n'y a pas d'autre contrainte d'accord que celle des pronoms (personnels possessifs de la troisième personne du singulier).

En conséquence, la neutralisation en anglais permet une visibilité stratégique des référents. Et c'est bien grâce à la flexibilité du système du genre en anglais, qu'il est possible de visibiliser le genre au-delà des dichotomies construites sociales homme/femme et linguistiques masculin/féminin. Ainsi, l'existence du *neutre*

et de *l'épicène* (ce dernier exprimant l'invariant en genre, c'est-à-dire n'étant pas soumis aux contraintes d'accord en genre, et donc paradoxalement pouvant exprimer le non-genre de Christine Delphy) indépendants du pseudo masculin générique permettent d'imaginer une issue, une solution, à l'enferment de la pensée bipolaire et bicatégorisante.

### Genre et sexualité binaire

Cependant, nous avons également vu plus haut que le troisième pouvait aussi se retrouver opposé aux deux autres par le biais d'une rebinarisation hétéronormative. Peut-on alors se satisfaire des notions de *transgression*, de *subversion*, d'*orientation* de genre sans craindre des connotations péjoratives, malgré les précautions des auteur-e-s ? Peut-on parler d'*androgynie* et d'*indifférencié-e* (Marro, 1998) sans risquer de retomber dans l'affreuse idée d'incomplétude, dans une forme de dosage d'homme et de femme puisque ce sont toujours ces catégories qui sont valorisées dans les sociétés hétéronormées et fondées sur la domination ? Marina Yaguello (1992 : 24) utilise d'ailleurs le terme *indifférencié* pour parler du *it* neutre singulier référent aux inanimés en anglais ; mais ce *it* sert également à désigner les petits d'humains non encore nés ou non encore marqués par la détermination sociale du sexe (genre prescrit). *Indifférencié* est donc à la fois synonyme de non animé, fœtus, tout jeune enfant selon les situations d'énonciation.

On observe actuellement<sup>14</sup> en anglais (et dans d'autres langues germaniques possédant des systèmes à trois catégories de genre) l'adjonction du sexe au genre prescrit : c'est le phénomène de marquage du « double genre », comme dans *female stewardess*, *female actress*, *female mistress* ou *female manageress*. Les recherches sur ce phénomène sont en cours : comment comprendre l'ajout de *female* à un terme déjà féminisé par le suffixe *-ess* ? Que sont donc ces *female women* ? Des femmes plus femelles que féminines ? La pression binaire de la sexualité est-elle plus forte que la liberté de genre ? Ou bien doit-on plutôt dire « la pression de la sexualité sur un modèle de pensée binaire » ? Pour concevoir l'existence du troisième genre réellement autonome, il faut

vouloir comprendre le système oppositionnel qui fonde notre organisation mentale. Nous pensons ainsi faire écho à la demande de Christine Delphy (1991 :100) qui, évoquant le « schème culturel profond de l'incomplétude essentielle de chaque individu, dans la mesure où il/elle est sexué(e) », déclare : « Il resterait à analyser comment cet ensemble forme une cosmogonie ». Or, on parle de concept d'opposition en logique, linguistique, anthropologie et psychologie de l'enfant.

Emile Jalley (2002) précise : « La formation de contrastes stables et permanents entre représentations permet la systématisation de l'expérience. Cependant, elle aboutit à des systèmes de concepts statiques, envisagés comme des absolus, et, à ce titre, elle représente un danger pour la fécondité de la pensée. Ce mécanisme de la prise de conscience par la perception de contrastes serait à l'origine de toutes les formes de dualisme, dans les différents types d'idéologies et en particulier dans l'histoire des systèmes philosophiques. Dans la culture européenne, la philosophie de Descartes marquerait le point achevé d'une démarche de pensée dualiste apparue en fait dès les origines de la pensée philosophique. »

En linguistique, le genre s'analyse et se comprend (traditionnellement) par la structure des oppositions. Inspiré de la théorie saussurienne postulant que « La valeur respective des pièces dépend de leur position sur l'échiquier, de même que dans la langue chaque terme a sa valeur par son opposition avec tous les autres termes » (1916 : 126), Antoine Meillet (1921) a certainement été le premier à étudier les systèmes du genre des langues indo-européennes. Les principales oppositions dans la famille des langues indo-européennes sont donc masculin/féminin, animé/inanimé, personnel/non-personnel, humain/non-humain. « Les catégories humain / non-humain et personnel / non personnel tendent souvent à se superposer, du moins partiellement et parfois à se fondre » (Violi, 1987 : 16).

Bien que la distinction entre masculin et féminin ne soit pas un trait universel de toutes les langues, cette distinction est très répandue et dans l'évolution de l'indo-européen, il n'existe aucun stade où elle n'est pas présente. En ce qui

concerne la question spécifique de la différence sexuelle dans la langue, le genre apparaît donc immédiatement comme le problème central (d'après Violi). Il semble bien être au cœur de la théorie différentialiste des sexes.

La problématique du genre s'est donc construite autour de la notion de différenciation à partir d'une logique binaire et oppositionnelle portée par les langues indo-européennes, logique renforcée et « rendue naturelle » par les analyses structuralistes, dont beaucoup ont radicalisé la pensée de Saussure. Le genre est un « principe vital de la structure » pour les langues indo-européennes et sémitiques (Sapir, 1933 : 162), mais qui dérive « d'une opposition [dite] 'naturelle' déjà symbolisée » (Vioi, 1987 : 19). En effet, « en étudiant l'ensemble des anciens termes de parenté communs, les linguistes ont aussi pu apporter des éléments d'information permettant de mieux connaître les peuples qui parlaient ces langues. Il ressort de leurs travaux l'image d'une société fortement hiérarchisée, dominée par la toute-puissance du *père*, qui apparaissait non pas comme le géniteur, mais comme le chef suprême de la grande famille. C'est ce sens qu'avait le mot *paterfamilias* en latin. Tous lui devaient une obéissance absolue, même la *mère*, qui n'était elle-même considérée que comme la personne qui met les enfants au monde. » (Walter, 1994 : 20)

La charge mythique de l'opposition est donc fondée sur la soumission de la femelle humaine dont la fonction est de produire la descendance du père incarné par l'humain mâle qui détient le pouvoir absolu. Il semble donc logique que pour étudier la problématique des rapports homme / femme au-delà du binaire et de l'hétéronormativité reproductive décrite ci-dessus, le concept de *gender* n'ait pu s'élaborer que dans et par une langue telle que l'anglais, proposant une organisation systémique non binaire du genre, où le genre neutre devient un *tiers inclus* qui peut stratégiquement devenir *féminin* ou *épïcène* (exprimant le mixte et le commun) ou *autre* en fonction des contextes et auquel il faudrait pouvoir associer des représentations des êtres sans hiérarchie sous-jacente.

Une autre cosmogonie ou un autre espace du phantasme comme l'exprime Leal Cunha (2003 : 5) : « Se reconnaître en tant que différent peut être alors notre unique possibilité d'être au monde, nous inclure en ses rouages, prendre nos endroits, sans toutefois nous assujettir à des identités prédéterminées, disponibles en catalogue. Être tout simplement différent sans tomber dans aucune tentation hiérarchique, sans se soumettre à la convention des oppositions binaires qui interdisent toute possibilité de négociation ou de construction des 'entre-lieux', zones frontières – de nouveaux positionnements, la multiplication des affrontements, des jeux de vérité et de pouvoir. L'affirmation de sa différence qui se traduit dans l'énonciation de la singularité, d'un mode particulier d'être au monde et de se rendre présent à l'autre ».

Les analyses traditionnelles du système du genre ont permis de montrer que la famille de l'algonquin (parmi les langues amérindiennes) ignore par exemple la distinction entre masculin et féminin, mais présente l'opposition première entre animé et inanimé, ou dans certains cas, entre humain et non humain. Mais puisque nous remettons en cause la logique oppositionnelle, peut-on accepter de lire le « découpage du monde » d'autres peuples à partir de « ce qui fait sens » pour nous ? C'est là tout l'enjeu des positionnements théoriques de Sapir, qui proposait déjà dans les années 1930 une synthèse associant linguistique, psychologie et ethnologie (Darnell, 1998).

Nous pourrions y ajouter la dimension religieuse car pour les peuples animistes, les notions d'animé et d'inanimé ne s'articulent pas forcément autour des notions de vivant / non-vivant : elles évoquent le contact avec les esprits, avec l'âme (*anima*) de chaque élément animal, végétal ou minéral. Ainsi, le mot désignant le *calumet* est de genre animé puisque cet objet permet ce contact. En Potawatomi (famille de l'algonquin, langue parlée par un peuple originaire d'une vaste région autour du lac Michigan), le genre animé désigne les personnes, les animaux, les plantes, les esprits, les objets de nature spirituelle (tabac, calumet, pierre sacrée), le soleil, la lune, les étoiles, et la plupart des éléments de la nature (le tonnerre).

La catégorie du genre inanimé comprend tout le reste (route, fenêtre, table, papier, livre, coiffe, etc.) Il n'existe évidemment pas non plus de hiérarchie symbolique entre l'humain et l'animal. Si tout est continuum, l'opposition n'a plus de sens : elle n'est plus que l'avatar d'une recherche ethnocentrique sur le genre pensée à travers les langues dominantes du savoir.

### 3. RECONSTRUCTION : POUR UN RENOUVEAU

Will Roscoe, anthropologue américain se revendiquant *Queer*, parle du concept de *third gender*/troisième genre chez les peuples amérindiens, mettant en avant sa valeur heuristique et conceptuelle. D'une part, dit-il, ce concept nous aide à voir la cohérence culturelle et historique de rôles qui jusqu'à récemment n'ont été perçus que comme des phénomènes isolés. D'autre part, il nous aide à briser le cercle vicieux de la projection (ethnocentrique) qui consiste à voir les cultures du monde et la plupart des espèces animales à travers le prisme du binarisme sexiste occidental : « Le troisième genre permet de lever l'hypothèse que l'hétérobinarisme est universel, que derrière chaque genre surgit un sexe pour situer la différence de nouveau dans une ou deux catégories. (...Et) tant que la langue utilisée pour parler de la différence restera confinée dans les seules possibilités de deux positions fixes et mutuellement exclusives, je suis convaincu que les lesbiennes, les gays et les autres seront destinés à n'être que des versions mauvaises, défectueuses, contrefaites ou même des imitations des hommes et des femmes [*Ndlr* : les termes sont *imitation males and females* en anglais] » (Roscoe, 1998). Nicole-Claude Mathieu (1991 : 77-78) n'envisage pas l'existence des *Two-Spirits*, qu'elle nomme *Berdaches* (terme dépréciatif hérité du colonialisme d'après Will Roscoe), comme des exemples de troisième genre autonome dans la mesure où la hiérarchie des sexes leur est aussi imposée. Ne peut-on toutefois espérer une autre configuration dans la dynamique du renouveau amérindien et de la relecture *Queer* des catégories ?

### Langues, genre et conception du monde

Le rôle socialement et spirituellement valorisé des *Two-Spirits* chez les amérindiens atteste de l'existence d'un autre dans le continuum entre les sexes, d'un *tiers* non exclu et positif<sup>15</sup>, et même d'une multiplicité<sup>16</sup> intégrée et pertinente socialement. Mais le défi porté par l'étude des systèmes du genre dans les langues amérindiennes s'étend au-delà de la problématique du genre : il s'agit en effet de remettre en cause le dualisme cartésien fondateur de la pensée rationnelle européenne, de briser de nombreux tabous concernant l'animisme et la construction de la différence entre l'humain et l'animal, et donc d'envisager soit un monde au-delà de l'opposition nature / culture, soit une autre configuration de cette opposition.

Il s'agit également d'abandonner l'idée que sans spéciation (différenciation humain/animal), il n'y a pas d'humanité, et que sans dichotomie (différenciation mâle / femelle déclinée chez l'humain sous la forme sociale homme/femme), il n'y a pas de sexe (biologique) ni de désir. Peut-on envisager cette utopie d'un « nouveau monde » quand on enseigne les langues et cultures étrangères ; quand on se place dans la « zone trouble » de l'interlinguistique et de l'interculturel de la situation d'enseignement/apprentissage ?

### Quelques perspectives didactiques

L'entreprise volontariste est au cœur même de la planification linguistique qui sert de support aux programmes des cours de langue. L'un des objectifs énoncés dans les orientations pédagogiques pour la mise en œuvre de l'enseignement des langues vivantes étrangères dans le primaire (BO N°40 du 11 novembre 1999 de l'Education Nationale) est le suivant : « ouvrir l'esprit des élèves aux réalités d'un monde étranger et leur faire prendre conscience de la relativité des usages »<sup>17</sup>. Les situations de communications recréées dans les cours de langue / culture peuvent être considérées comme de bonnes opportunités pour mettre en place une compréhension de la variable de genre.

Car malgré toutes ces résistances, mêlant le linguistique et le politique, même si le sexisme

semble être une forme d'attitude immuable où les êtres sont catégorisés en sexes et où le mâle domine, et même si l'hétérosexisme fonde la loi sociale, je m'autorise à penser que ce sont ces variantes dans l'expression du genre qui, par leur existence, attestent celle d'une variable, d'un « relativisme culturel de genre » : une fois superposées, elles visibilisent l'existence d'un continuum transculturel et donc réel entre les catégories traditionnelles binaires de sexe.

Le *gender-neutral english* m'aide à exprimer l'être au-delà du sexe et à présenter d'autres images du système du genre. Le *Queer* m'aide à étudier, en tant que linguiste appliquant ses travaux à la didactique des langues, tout le non verbal et l'implicite contenu dans une situation de communication, et à mettre à jeu des « simulations performatives » en classe de langue, c'est-à-dire à transposer la notion *Queer* de « performativité de genre » aux jeux de rôles qui sont les activités pédagogiques concluant toute séquence d'enseignement en classe de langue.

J'envisage ces activités comme des moments d'appropriation de l'autre en soi, des moments de « prise de conscience auto-critique » (expression par laquelle je traduit la notion de *Queer self reflexivity*) qui démontrent l'artificialité du genre par l'action parodique sur les stéréotypes culturels de genre (genre prescrit): l'autre, l'étranger, l'étrange, le soi-disant différent que l'on perçoit souvent en premier lieu à l'extérieur. L'acte d'appropriation agit sur les émotions et change les représentations, dans la mesure où le discours explicatif suit la même logique d'incorporation positive de ce qui peut passer pour une transgression simplement folklorique du genre (comme le sont parfois vues/perçues les journées de Pride – « fierté gay, lesbienne, bi, trans. ») Et au-delà des limites de la classe de langue, la performativité de genre ou *Queer performativity* pourrait se comprendre comme l'intégration de la licence artistique<sup>18</sup> (créativité de genre) dans l'action sociale pour changer les représentations.

NOTA: La pagination de cette version en ligne, ainsi que la numérotation et le contenu des notes sont légèrement modifiées par rapport à la version parue en 2003.

## BIBLIOGRAPHIE

Austin, J.L. (1962). *How to Do Things with Words*. Oxford : Oxford University Press.

Bergvall, V. & Bing, J. (1998). The Question of Questions : Beyond Binary Thinking. In Coates, J. (ed.), *Language and Gender, A Reader*. Oxford : Blackwell Publishers, 495-510.

Billières, M. (1988). Crible phonique, crible psychologique et intégration phonétique en langue seconde. *Travaux de didactique du FLE*, 19, 5-30.

Butler, J. (1991 [trad. 2001]). Imitation et insubordination du genre. In Rubin G. et Butler J., *Marché au sexe*. Paris : Epel, 141-165.

Darnell, R. (1998). Camelot at Yale: The construction and dismantling of the Sapirian synthesis, 1931-39. *American anthropologist*, 100, 2, 361-372.

Delphy, C. (1991). Penser le genre : quels problèmes? In Hurtig M.C., Kail M., Rouch H. (eds), *Sexe et genre: de la hiérarchie entre les sexes*. Paris : Editions du C.N.R.S., 89-101.

Delphy, C. (2001). *L'ennemi principal 2 - Penser le genre*. Paris : Editions Syllepse.

Hellinger, M. (2001). English – Gender in a global language. In Hellinger, M. & Buchmann, H. (eds.), *Gender Across Languages – The linguistic representation of women and men*. Amsterdam-Philadelphia : John Benjamins Publishing Company, 105-113.

Hirata, H., Laborie, F., LeDoaré, H., Senotier D. (2000) *Dictionnaire critique du féminisme*. Paris : Presses Universitaires de France.

Jagose, A. (1996). *Queer Theory*. Melbourne : University of Melbourne Press. [Extrait en ligne in *Australian Humanities Review*: <http://www.lib.latrobe.edu.au/AHR/archive/Issue-Dec-1996/jagose.html>]

Jalley, E. (2002). Le concept d'opposition. In *Encyclopédie Universalis* (8<sup>ème</sup> édition).

Kerbrat-Orecchioni, C. (2001). *Les actes de langage dans le discours. Théories et fonctionnements*. « *Quand dire, c'est faire* » :

*un travail de synthèse sur la pragmatique conversationnelle*. Paris : Nathan.

Lakoff, R. (1975). *Language and Women's Place*. New York : Harper & Row.

Langues vivantes étrangères : orientations pédagogiques pour la mise en œuvre au CM1 et au CM2. *Bulletin Officiel de l'Education Nationale*, N°40 du 11 novembre 1999.

Le Feuvre, N. (2002). Introduction générale. In Le Feuvre, N. (ed.) *Le genre : de la catégorisation du sexe, UTINAM, Revue de sociologie et d'anthropologie*. Paris : L'Harmattan, 5, 9-13.

Leal Cunha, E. (2003). Pour une politique du fantasme : De la cure psychanalytique en tant que pratique politique. États généraux de la psychanalyse : Seconde Rencontre Mondiale, Rio de Janeiro, 30 oct.-2 nov. 2003. [En ligne: [http://www.estadosgerais.org/mundial\\_rj/download/3\\_Cunha\\_15250703\\_fran.pdf](http://www.estadosgerais.org/mundial_rj/download/3_Cunha_15250703_fran.pdf)]

Lhomond, B. (1991). Mélange des genres et troisième sexe. In Hurtig et al. (eds.), *Sexe et genre: de la hiérarchie entre les sexes*. Paris : Editions du C.N.R.S., 109-114.

Marro, C. (1998). La tolérance à la transgression des rôles de sexe chez l'adolescent/e. *Pratiques Psychologiques*, 3, 39-50.

Martinet, A. (1999). Genre et sexe. *La linguistique*, 35,2, 5-9.

Mathieu, N.-C. (1989). Identité sexuelle /sexuée / de sexe. Daune-Richard A.-M., Hurtig M.-C., Pichevin M.-F (dir.) *Catégorisation de sexe et constructions scienti-fiques*, Petite collection CEFUP, 109-147.

Mathieu, N.-C. (1991a). Les transgressions du sexe et du genre à la lumière de données ethnographiques. In Hurtig et al. (eds.), *Sexe et genre: de la hiérarchie entre les sexes*. Paris : Editions du C.N.R.S., 69-80.

Mathieu, N.-C. (1991b). *L'anatomie politique*. Paris : Côté-femmes.

Meillet, A. (1921). La catégorie du genre et les conceptions indo-européennes. In *Linguistique*

*historique et linguistique générale*, Paris : Champion, 211-229.

Michard, C. (2002). *Le sexe en linguistique : sémantique ou zoologie ?* Paris : L'harmattan.

Perry, V. (2002). De la grammaire à la sociolinguistique : tentative d'analyse du couple genre / gender en anglais et en français. In Le Feuvre, N. (ed.) *Le genre : de la catégorisation du sexe, UTINAM : Revue de sociologie et d'anthropologie*. Paris : L'Harmattan, 5, 115-133.

Roché, M. (1997). *La Variation non flexionnelle du genre des noms : diachronie, diatopie, diastratie*. Toulouse : Cahiers d'Etudes Romanes.

Roscoe, W. (1998). *Changing Ones: Third and Fourth Genders in Native North America*. New York : St Martin's Griffith.

Sapir, E. (1929 [trad. 1968]) *La linguistique*. Paris: Folio essais.

Sapir, E. (1933) Language. *Encyclopaedia of the Social Sciences*. New York, 9: 155-169.

Saussure, F. (1916) *Cours de Linguistique Générale*. Paris : Payot.

Skoyles, J. (1998). The Sapir-Whorf hypothesis: New surprising evidence. [cf. <http://cogprints.ecs.soton.ac.uk/archive/00002259/00/swh.htm>]

Violi, P. (1987). Les origines du genre grammatical. In Irigaray, L. (ed.) *Le sexe linguistique*. *Langages*, 85, 15-34.

Walter, H. (1994). *L'Aventure des Langues en Occident*. Paris : Le Livre de Poche.

Watremez, V. (2002). Elargissement du cadre d'analyse féministe de la violence domestique masculine à travers l'étude de la violence dans les relations lesbiennes. *Labrys*, numéro 1-2, juillet/décembre 2002. [Seulement sur : [http://www.unb.br/ih/his/gefem/labrys1\\_2/vane\\_ssa1.htm](http://www.unb.br/ih/his/gefem/labrys1_2/vane_ssa1.htm)]

Yaguello, M. (1992). Genre et sexe en français et en anglais. *Prothée*, 23-26.

## RESUME

*Cet article fait un parallèle entre organisation linguistique et organisation sociale, montrant combien la dichotomie grammaticale masculin / féminin systématique en français est associée à une dichotomie sexuelle et sexuée qui contribue à imposer une vision bicatégorisante, hétéronormative et stéréotypée des sexes. Cette étude propose d'envisager l'enseignement de l'anglais langue étrangère comme un outil de déconstruction du binarisme biologique et symbolique, et de réfléchir aux notions de « relativisme culturel de genre » ou de « variable de genre ».*

*Mots-clé : hétéronormativité, queer, anglais, français, didactique des langues.*

## NOTES

<sup>1</sup> Cette expérience fut effectuée dans le cadre du DEA de Sciences du Langage (soutenu en octobre 1997, à l'Université de Toulouse-LeMirail).

<sup>2</sup> [Note ajoutée pour la version Web] L'accord du terme *genre* au pluriel dans le présent travail n'est que le fait des auteur-e-s des textes cités et commentés : dans ces cas-la, *genre* est synonyme de *sexe social* (cf. Mathieu, Lhomond) ou de *catégorie linguistique* (cf. Martinet).

<sup>3</sup> Ceci parce que le genre grammatical du français est omniprésent, nous le verrons dans la deuxième partie, en comparant la morpho-syntaxe du français à celle de l'anglais.

<sup>4</sup> [Note omise par les éditeurs dans le tableau de la version de la revue] Nous utilisons personnellement le *Queer* comme une démarche post-moderne proposant une relecture des catégories binaires de sexe grâce à la résurgence des cultures minorisées présentant d'autres formes de catégorisation non binaires : c'est le cas des cultures amérindiennes. L'occupation de la prison d'Alcatraz par des personnes de toutes tribus (*Indians of All Tribes*), dans la Bay Area au large de San Francisco, pendant plus d'un an (de novembre 1969 à juin 1971) est une date clef dans la prise de conscience d'une idianité positive. Alors commence le *Red Power*. Voir le livre de Joëlle Rostkowsky (2001) *Le renouveau Indien aux Etats-Unis, un siècle de reconquêtes*, Paris : Albin Michel. Pour le *Queer*, voir par exemple l'ouvrage de Judith Butler (1990) *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*. London-NewYork : Routledge; Tasmin Spargo (1999) propose une excellente synthèse dans *Foucault and Queer Theory*. NewYork-Cambridge : Penguin & National Book Network.

<sup>5</sup> Elle fait référence aux travaux de Bernard Saladin d'Anglure (1985, 1986)

<sup>6</sup> Nicole-Claude Mathieu, comme Christine Delphy (et même si leurs analyses présentent des divergences) sont à l'origine du « renouveau d'intérêt de l'anthropologie symbolique pour le genre (*gender*) » en France (Mathieu, 1991b : 229), et ce depuis 1970. Nous ne mettons pas en cause leur compréhension de la langue anglaise : Nicole-Claude Mathieu a d'ailleurs traduit le livre paru en 2001 de l'américaine Gail Pheterson *Le prisme de la prostitution* (Paris : L'Harmattan).

<sup>7</sup> C'est sans parler de l'amalgame fait entre le féminisme d'expression française (ou français) avec le courant essentialiste souvent (re)connu sous le nom ambigu de *french feminism*; voir le volume 17,1 de *Nouvelles Questions Féministes* (1996) intitulé *France, Amérique : regards croisés sur le féminisme* ; pour la réception du féminisme américain en France, voir également Judith Ezekiel (2002) *The Women's Lib: Made in France*. *The European Journal of Women's Studies*, 9, 3, 345-361; ou encore Perry V. (2003) *Epistémologie du genre en linguistique : la 'double guerre' des féministes francophones*, in *Trajet de Femmes au risque du social*, revue *Empfan*, (à paraître fin 2003)

<sup>8</sup> *Trouble* en anglais signifie *trouble, ennui, dés(-)ordre* mais aussi *dé(-)rangement* : la traduction vers le français ne permet évidemment pas les jeux de mots. Il en est d'ailleurs de même pour l'expression verbale *act up*, qui combine l'idée de mal se comporter (pour dé-ranger), d'agir et de jouer un rôle. Dans les deux cas, la « performance subversive » vise à bouleverser l'ordre entendu et établi dans le social et dans la langue (*perform* est également très riche de sens : pratiquer, accomplir, représenter, jouer, interpréter...).

<sup>9</sup> Sans se revendiquer du *Queer*, Bergvall et Bing citent en exemple les positionnements de Judith Butler (page 496).

<sup>10</sup> L'approche constructiviste pourrait se définir ainsi : « Dans l'opérationnalisation du concept de genre, il s'agit d'opérer une distinction théorique fondamentale entre la notion de *différence* [plutôt essentialiste], qui

---

abonde dans les travaux sur les rapports sociaux de sexe, et celle de *différenciation*, qui y figure plus rarement. Ainsi, loin de constituer un attribut personnel à deux modalités (masculin / féminin) étroitement associé aux caractéristiques anatomiques de chacun des deux sexes (les genres, que l'on voit cités de plus en plus souvent dans les travaux francophones), le genre (résolument au singulier) renvoie à : "un système social de différenciation et de hiérarchisation qui opère une bi-catégorisation relativement arbitraire dans le continuum des caractéristiques des êtres humains". (LeFeuvre, 2001). Il s'ensuit que les notions de *masculinité* ou de *féminité* n'ont aucun sens [...] en dehors du système de rapports sociaux qui les fait advenir. (LeFeuvre, 2002 : 12-13).

<sup>11</sup> Ce qui peut se 'comprendre', puisque dans l'hexagone se tramait une forme d'acculturation par l'imposition de la langue française et de l'unilinguisme d'état. Comme L'Article 2 de la constitution française précise que « La langue de la république est le français », toute communication et tout véritable enseignement dans une autre langue que le français est perçu comme étant anti-constitutionnel. En d'autres termes, si on touche à la langue française, on porte atteinte à la république et toute réforme linguistique semble mettre en danger la paix sociale... Peut-on voir là un écueil de l'universalisme républicain français ?

<sup>12</sup> Cf. Ann Pauwels (1998) *Women Changing Language*. London-NewYork : Longman. (pour l'anglais) ; les travaux d'Anne-Marie Houdebine (de 1987 à 1999) pour le français ; Kira Hall K. et Ana Livia eds (1997) *Queerly Phrased : Language, Gender, and Sexuality*, New York-Oxford : Oxford University Press (pour le *Queer...*)

<sup>13</sup> Cette correspondance entre « marque de sexe » et « marque de genre » en anglais justifie d'ailleurs l'emprunt à la linguistique du terme *gender* par les féministes anglophones.

<sup>14</sup> Cette information (consultable dans les archives en libre accès) a été postée début juin 2003 sur [GALA-L@LISTSERV.LINGUISTLIST.ORG](mailto:GALA-L@LISTSERV.LINGUISTLIST.ORG), la liste de discussion Web de l'association IGALA (*List for the International Gender and Language Association*: <http://www.stanford.edu/group/igala/> )

<sup>15</sup> Voir les recherches de René Girard sur la violence, le sacré et le bouc émissaire, ainsi que sa théorie *mimétique*.

<sup>16</sup> Certains travaux parlent de l'existence de huit configurations de genre: voir le *White Crane Journal* d'octobre 2001, en ligne au <http://www.whitecranejournal.com/wc01126.htm> [**modification** : ajout de l'expression "configuration de genre" pour modaliser les tentatives de dépassement du binaire et de la catégorisation stigmatisante]

<sup>17</sup> Cf. Perry V. (2001) « Sexisme linguistique et imaginaire : comment lutter contre les stéréotypes de sexe en classe de langue », conférence à l'IUFM de Midi-Pyrénées, cycle d'éducation à la citoyenneté organisé par l'équipe de recherche « Mixité Scolaire et Démocratie », Toulouse, 21 novembre 2001. Cette communication était inspirée d'un projet d'action et de création d'outils jamais financé mais entrant dans le cadre de la mise en œuvre de la convention interministérielle de février 2000. Intitulé *Enseignement des Langues Etrangères et Genre : promotion de l'égalité entre filles et garçons à travers l'enseignement de l'anglais dans le primaire (formation de formateurs et de professeurs stagiaires)*, il fut remis aux Chargées de Mission de la Direction de l'Enseignement Supérieur du Ministère de l'Education Nationale, Marie-Jo Delord et Armelle LeBras-Chopard, lors d'une réunion nationale de chercheur-e-s sur les femmes et le genre, le 16 mai 2001.

<sup>18</sup> La licence artistique peut se définir ainsi : « pour construire un récit ou imaginer un monde nouveau; la licence artistique de l'auteur est poussée à l'extrême: sa toute-puissance, celle de son invention et de son imagination, le délivre des contraintes de la vraisemblance pour celles d'une logique interne. La convention littéraire, cinématographique ou picturale de l'utopie veut que le lecteur renonce à exiger la plausibilité, et qu'il se satisfasse de la seule possibilité d'une réalité fictive. L'utopie artistique ne se présente pas comme un reflet du monde mais comme la forme imaginée d'une construction mentale.» in entrée *Utopie* de l'encyclopédie Yahoo / Hachette ([http://fr.encyclopedia.yahoo.com/articles/ni/ni\\_950\\_p0.html](http://fr.encyclopedia.yahoo.com/articles/ni/ni_950_p0.html)).